

PRÉFACE

Relire aujourd'hui Marcel Thiry ressemble à un voyage, ou plutôt, dirait-on, à ces lendemains de voyage, quand vous arrivent, jour après jour, des cartes postales porteuses des couleurs et de noms de paysages lointains. Voici que reviennent subrepticement à la surface des notations fugaces adressées à soi-même, à distance, des impressions confiées aux bons soins d'une mémoire sans faille. Et, sur ces cartes pêle-mêle, figurent les images du navire si blanc, *du long voyage doux parmi les femmes si belles*, ou *des chameaux sur le fond bleu d'un souvenir d'Asie*.

Marcel Thiry est l'un de ces rares poètes, aux côtés d'Apollinaire et de Verlaine qu'il aimait, grâce à qui la nostalgie est toujours ce qu'elle était, c'est-à-dire faite sur mesure pour rendre supportable le passage du temps. Nostalgique, Thiry l'est plus que tout autre poète de ce siècle sans doute. Bien qu'il soit né en 1897, la même année qu'Aragon et Soupault, Thiry n'appartiendra à aucun des nombreux mouvements littéraires qui ont sollicité les poètes de sa génération. Son mal – ce pied qu'il admettait volontiers avoir dans le dix-neuvième siècle – n'est pas imaginaire et explique sans doute sa volonté de

classicisme et de lisibilité ainsi que sa défiance à l'égard de toutes les avant-gardes de son temps. Certes, Thiry ne fut pas un novateur, mais il eut le mérite de ne pas se fourvoyer en cherchant coûte que coûte à le devenir. Ses lectures, son milieu et ses influences le portèrent naturellement vers la pratique d'une poésie narrative et secrète qu'il définira simplement comme la transformation de l'émotion en durée. Nostalgique, Thiry l'est dès ses poèmes de jeunesse, quand il *traîne un cœur atteint d'Asie*, qu'il évoque l'assis qui met *en vers les vieux récits / presque authentiques de ses frasques*.

Les poèmes inspirés par les pérégrinations de sa lointaine adolescence nourriront l'imaginaire de toute son œuvre poétique. À ses yeux, la statue du poème doit nécessairement se conjuguer à l'imparfait. Le seul présent qui vaille d'être chanté a déjà un goût du passé, comme si la vie avait besoin de cette distance pour se réconcilier avec elle-même.

Paradoxalement, cette nostalgie n'est pas une attitude passéiste. Elle semble au contraire le moteur d'une urgence, d'une volonté désespérée d'agir, de vivre intensément pour plus de bonheur. Elle n'empêchera jamais Thiry de participer au *profond aujourd'hui* cher à Blaise Cendrars. Son univers poétique sait intégrer les événements qui touchent le monde qui l'entoure. Les découvertes scientifiques ou médicales, ingrédient de certains longs poèmes de la maturité, serviront également le propos de ses romans et de ses nouvelles d'inspiration fantastique.

La poésie de Marcel Thiry évoque avec la même grâce onirique les anecdotes, les souvenirs de

voyage authentiques que les lieux qu'il n'a pas vus et dont le simple nom le fait pâlir, comme Vancouver. Pour un peu, on gagnerait à relire Marcel Thiry comme s'il s'agissait d'un poète qui ne serait jamais parti, tant ses *Tu n'as pas vu* ouvrent grand les fenêtres d'un tour du monde fabuleux. En ce sens, sa veine exotique se rapproche davantage de celle de l'ironique Levet ou du savant Larbaud que des poèmes documentaires de Cendrars. Voyageur, certes Thiry le fut et son périple guerrier de Vladivostok à New York en atteste, mais il n'affiche pas la forfanterie d'un Cendrars ou d'un Goffin. Il se contente de dire dans ses poèmes comment se déroule, ailleurs, la même vie. Son exotisme n'est pas tant l'expression de l'autre ou de la diversité, mais plutôt la quête de l'inconnu, de la nouveauté, comme les technologies ou la recherche médicale, *le travail routinier des chercheurs de l'espoir*, qu'il célébrera dans *La prose des cellules He La*.

Le temps sera un autre de ses sujets de prédilection. Ce thème spécifique de l'époque, lié aux progrès scientifiques qui altèrent les distances comme elle altèrent le temps, il les placera au cœur de maintes fictions.

Poète et romancier, Marcel Thiry est régulièrement présenté comme un écrivain isolé et inclassable. Lui qui ne cessa d'écrire une poésie à la fois moderne d'inspiration et formellement en marge des modes, échappe aujourd'hui à l'oubli justement parce que sa poésie n'est pas datée. Respecté comme poète, comme académicien et comme homme politique, il a connu à l'âge où d'autres

subissent vivants leur purgatoire, l'honneur précoce de voir l'ensemble de ses œuvres réunies par l'éditeur Seghers.

Marcel Thiry incarne en quelque sorte *l'homme pressé* de notre poésie ; des automobiles, des trains, des bateaux puis des avions lui ont fait traverser ce siècle en courant, avec ses nombreux poèmes pour seules aires de repos. Sa poésie, pour être bien entendue, exigerait peut-être qu'on isole successivement la part du soldat, du plaideur, du négociant, du bourgeois, de l'académicien, du militant wallon, en évaluant quels comptes chacun aurait à rendre, en toute honnêteté, au poète voyageur qui leur a offert une cohérence et une unité.

Engagé dans l'armée belge à l'âge de dix-huit ans, Thiry n'a pas connu la guerre des tranchées. Affecté aux auto-canons belges sur le front russe, il embarque ensuite pour San Francisco et voit New York. En Russie, il se trouve aux côtés des soldats du Tsar. Cette vie de soldat n'était pas si tumultueuse, précise-t-il, elle était aussi un peu une vie de moine, sans préoccupations, avec un devoir extrêmement tracé. Son tour du monde reviendra désormais comme un leitmotiv dans des poèmes où les années de guerre semblent être une période de joie, de légèreté et de jeunesse.

Au retour de ces voyages, le choc d'une possible écriture libérée du symbolisme lui viendra de la lecture d'Apollinaire et de Blaise Cendrars. En 1922, après avoir mené à terme des études de droit, Marcel Thiry s'inscrit au Barreau de Liège ; il plaidera pendant six ans. À la mort de son père en 1928, il

reprend l'entreprise familiale de commerce de bois. Pendant la deuxième guerre mondiale, il publie des articles dans la revue *Lettres françaises* ainsi que le courageux pamphlet *Hitler n'est pas jeune*. En 1946, il est reçu à l'Académie Royale de Langue et de Littérature française de Belgique dont il devient le secrétaire perpétuel en 1960. Sénateur du Rassemblement Wallon depuis 1968, puis parlementaire à l'ONU, il multiplie les conférences. Parallèlement, il reste un écrivain prolixe jusqu'à sa mort, en septembre 1977.

Celui qui avait dérobé l'odeur du monde, selon la formule de Jean-Marie Deconinck, est avant tout un poète fasciné par la langue. Thiry a ainsi mis au service de sa poésie une prosodie complexe, amoureuse des mots, des sons et de la rime, parfois si sophistiquée que ses détracteurs ont pu la qualifier de précieuse ou de maniérée. Cette recherche formelle dont il s'est expliqué dans un écrit théorique *Le poème et la langue* a contribué à la richesse de son œuvre poétique et à cette insolente solitude qui a fait de lui un des écrivains les plus modernes et les plus mystérieux de la littérature belge de langue française.

S'il n'est pas rare qu'un auteur se serve des faits très ordinaires de sa vie pour les transformer en poésie et en récits, Marcel Thiry a poussé cette démarche particulièrement loin et dans des domaines que beaucoup auraient considérés comme trop vulgaires pour être portés par la littérature. Moderne, Thiry l'est aussi pour avoir tenu le pari d'illustrer dans sa poésie des thèmes aussi prosaïques qu'une

banqueroute, un marché boursier ou une séance au sénat. Même ses activités d'Académicien donneront lieu à des œuvres où les événements les plus ordinaires engendrent des poèmes. Peu à peu, les décors de ses poèmes se rapprochent eux aussi de son quotidien ; ce sont les paysages maritimes, forestiers ou urbains, Liège, Ostende, le port d'Anvers ou la Hollande. Désespéré de vendre ou de s'être vendu, Thiry a l'audace de mettre au centre de plusieurs œuvres ses occupations de marchand. Comment rendre compatible la poésie et le commerce des arbres ? Et le poète de rêver : *Tous les arbres que j'ai tués se mettront quelque jour à revenir.*

Poète de l'expérience, client de la vie, il a célébré le bonheur, la vitesse et la beauté. Sa poésie, évocatrice aussi du passage des femmes dans sa vie, tour à tour angéliques et érotisées, – *et les femmes sont si belles* – met en scène tout un opéra de bras, de voix et de prénoms, qu'il s'agisse d'infirmières, de traductrices onusiennes, d'opératrices de TSF ou d'hôtesse de l'air.

Poète isolé dont la littérature sert le possible, Thiry, tout en revendiquant le matérialisme, parvient à allier lyrisme et narration. Dans ses poèmes, il ne craint pas de nous faire voir des poètes qui *savaient l'échelle des salaires / La date du loyer, les tarifs, les horaires.*

Un pont métallique sur la Meuse, le tableau de bord ou le compteur d'une automobile, les néons d'une usine hollandaise, les florins perdus au fond d'un canal, un goal marqué dans le lointain, un procès perdu : ses thèmes-là, entrés en poésie, portent

le sceau de la modernité de Thiry. Tous ces décors sont réels et concrets ; l'affabulation n'affectera que les mouvements du cœur.

Dans une lettre de 1972, Marcel Thiry confiait à son ami Robert Vivier : « En poésie, atteindre à la simplicité à force de recueillement devant la difficulté de dire, de ne rien livrer de son expérience propre et anecdotique qui ne soit transposé en universel, ne dire je que pour exprimer un nous, (...) j'ai toujours profondément senti que c'était là la voie. Et je ne l'aurai pas suivie. »

Sentir où est la voie et ne pas la suivre, cette aptitude à se désobéir à soi-même caractérise en définitive assez bien Marcel Thiry, qui tenta d'assumer l'hiatus entre l'homme public et l'écrivain, entre le poète et le romancier, entre le voyageur qui vit et le sédentaire aux regrets.

En poésie, tout lecteur enregistre des impressions, en distille un bonheur maison, puis punaise les effluves de ce bonheur au tableau bleu de sa mémoire. Il arrive rarement qu'il soit prié de classer ou de justifier ces impressions. Ainsi chacun établit-il, sans intention de choisir ou d'élire, sa propre anthologie au gré des poèmes de rencontre.

Lire ou relire une vingtaine de recueils de Marcel Thiry en vue d'offrir au lecteur *ses plus beaux poèmes*, telle était la gageure qui était assignée aux deux auteurs de cette anthologie. Il fallait faire un choix, un choix de beaux poèmes, soit les plus connus, soit les plus originaux, soit les plus intemporels ou les mieux épargnés par le temps ; les plus thiriens aussi. *Traversées* est ce choix.

À nous, qui ne pâlissons plus au nom de Vancouver, ces poèmes-là du moins n'en ont pas fini de parler.

Karel LOGIST